

dorées auxquelles la neige ajoute quelques touches d'argent s'élançant d'un ensemble d'édifices peints de vives couleurs. Cela donne l'illusion d'une ville orientale.

De l'autre côté de la place se trouve une vaste hôtellerie plus semblable à un caravansérail qu'à une auberge, calculée pour recevoir les pèlerins et les voyageurs. C'est là qu'on remisa notre voiture, et qu'avant d'aller visiter le monastère, nous choisîmes nos chambres et commandâmes notre dîner. Le gîte ne valait pas le Grand-Hôtel ou l'hôtel Meurice; mais, après tout, il était assez confortable pour l'endroit, il y régnait une température printanière, et le garde-manger paraissait suffisamment garni. Les lamentations des touristes sur la saleté et la vermine des auberges russes nous étonnent.

Près de la porte du couvent étaient établies des échoppes contenant de menues marchandises et quelques-unes de ces petites curiosités qu'aiment à emporter les touristes comme souvenir. C'étaient des jouets d'enfant d'une simplicité primitive, coloriés avec une amusante barbarie, de mignons souliers de feutre blanc bordés de rose ou de bleu que chausseraient avec peine des pieds andalous, des mitaines fourrées, des ceintures circassiennes, des couverts de Toula niellés de platine, des mo-

dèles de la cloche fendue de Moscou, des chapelets, des médaillons d'émail à l'effigie de saint Serge, des croix de métal ou de bois contenant une multitude de figures microscopiques de style byzantin entremêlées de légendes en caractères slavons, des pains provenant de la boulangerie du couvent et portant estampées sur leur croûte de pâte fine des scènes de l'ancien ou du nouveau Testament, sans compter les tas de pommes vertes dont les Russes paraissent raffoler. Quelques moujiks violets de froid tenaient ces petites boutiques; car ici, les femmes, sans être soumises à la réclusion orientale, ne se mêlent guère à la vie extérieure; on en rencontre rarement dans les rues; le commerce se fait par les hommes, et la marchande est un type pour ainsi dire inconnu en Russie. Cet éloignement est un reste de vieille pudeur asiatique. Sur la tour d'entrée sont peints plusieurs épisodes de la vie de saint Serge, le grand saint local. Comme saint Roch et comme saint Antoine, saint Serge a son animal favori. Ce n'est ni un chien, ni un cochon, mais bien un ours, bête fauve bien faite pour figurer dans la légende d'un saint russe. Quand le vénérable anachorète vivait dans la solitude, un ours rôdait autour de son ermitage dans des intentions évidemment hostiles. Un matin, en

ouvrant sa porte, le saint trouva l'ours debout et grondant, les pattes ouvertes pour une accolade qui n'avait rien de fraternel. Serge leva la main et bénit l'animal qui retomba sur ses quatre pattes, lui lécha les pieds et se mit à le suivre avec la docilité du chien le plus soumis. Le saint et l'ours firent le meilleur ménage du monde.

Après avoir jeté un coup d'œil à ces peintures sinon anciennes, du moins renouvelées sur un poncif antique et d'un aspect suffisamment byzantin, nous pénétrâmes dans l'enceinte du couvent, qui ressemble à l'intérieur d'une place forte et qui en est une en effet, car Troïtza a soutenu plusieurs sièges.

Quelques lignes de précis historique sur Troïtza seraient peut-être nécessaires avant de passer à la description des monuments et des richesses que contiennent ses remparts. Saint Serge vivait dans une cabane au milieu d'une vaste forêt dépendante de Radonége, aujourd'hui Gorodok, y pratiquant la prière, le jeûne et toutes les austérités de l'existence érémitique. Auprès de sa cabane, il éleva une église en l'honneur de la très-sainte Trinité et créa ainsi un centre religieux où les fidèles accoururent. Des disciples pleins de ferveur voulurent rester près du maître. Serge pour les loger bâtit un cou-

vent qui prit le nom de Troïtza, lequel veut dire en russe Trinité, d'après l'appellation de l'église, et il en fut élu le supérieur. Ceci se passait en 1338.

Le soin de son salut et la préoccupation des choses du ciel n'empêchaient pas saint Serge de s'intéresser aux événements de son époque. L'amour de Dieu, chez lui, n'éteignait pas l'amour du sol natal. C'était un saint patriotique, et comme tel, il est encore l'objet d'une grande vénération parmi les Russes. Ce fut lui qui, au temps de la grande invasion mongole, excita le prince Dmitri à marcher dans les plaines du Don contre les hordes farouches du Mamai. Pour qu'à l'exaltation héroïque se joignît l'exaltation religieuse, deux moines délégués par Serge accompagnaient le prince dans la bataille. L'ennemi fut repoussé et Dmitri, reconnaissant, dota de grands biens le couvent de Troïtza, exemple qui fut suivi par les princes et les tzars, entre autres par Ivan le Terrible, un des plus généreux protecteurs du monastère.

En 1393, les Tatars attaquèrent Moscou et firent aux environs des razzias à la manière asiatique. Troïtza était une proie déjà trop riche pour ne pas exciter leur convoitise. Le couvent fut atta-

qué, pillé, brûlé, réduit à l'état d'un monceau de ruines, et quand Nikon, le torrent devastateur écoulé, revint pour relever le monastère et y ramener les moines errants, on trouva sous les décombres le corps de saint Serge dans l'intégrité d'une miraculeuse conservation.

Troïtza, dans les temps d'invasion et de troubles, servit d'asile au patriotisme et de citadelle à la nationalité. Les Russes, en 1609, s'y défendirent seize mois contre les Polonais conduits par l'hetman Sapiéha. Après plusieurs assauts sans résultat, l'ennemi fut forcé de lever le siège. Plus tard, le couvent de Saint-Serge abrita les jeunes tzars Jean et Pierre Alexéievitch, fuyant la révolte des strélitz, ou, pour parler plus correctement, des streltsy. Pierre I^{er} y chercha un refuge contre ces mêmes strélitz, et la reconnaissance de ces illustres persécutés arrivés au pouvoir enrichit Troïtza et en fit comme un tabernacle de trésors. Depuis le seizième siècle, Troïtza n'a pas été pillée, et le couvent aurait offert un butin splendide à l'armée française si elle avait poussé jusque-là et si l'incendie de Moscou n'avait déterminé sa retraite. Les tzars, les princes, les boyards, par magnificence pure ou dans le désir d'obtenir le pardon du ciel, ont doté Troïtza d'incalculables richesses

qui y sont encore. Le sceptique Polemkin, qui n'en était pas pour cela moins dévot à saint Serge, offrit de somptueux vêtements sacerdotaux. Outre ces amoncellements de joyaux, Troïtza possédait cent mille paysans et d'immenses domaines que sécularisa Catherine II, après avoir dédommagé le monastère par de riches présents. Jadis Troïtza logeait dans ses cellules environ trois cents moines; il n'y en a guère aujourd'hui plus d'une centaine, qui peuplent à grand'peine la vaste solitude de l'immense couvent.

L'enceinte de Troïtza, qui est presque une ville, renferme neuf églises ou neuf cathédrales, comme disent les Russes, le palais du tzar, le logement de l'archimandrite, la salle capitulaire, le réfectoire, la bibliothèque, les chambres du trésor, les cellules des frères, des chapelles sépulcrales, des bâtiments de service de toute sorte, où l'on n'a pas cherché la symétrie, et qui se sont élevés au moment voulu, à l'endroit nécessaire, comme des plantes poussant sur un coin de terrain favorable. L'aspect en est étrange, nouveau, dépaysant pour ainsi dire. Rien ne ressemble moins au pittoresque des couvents catholiques. La mélancolie de l'art gothique avec ses frêles colonnes, ses ogives aiguës, ses trèfles évidés, son élancement vers le

ciel, inspirent un tout autre ordre d'idées. Ici, point de ces longs cloîtres encadrant de leurs arcades brunies par le temps un préau solitaire, point de ces vieilles murailles austères verdies de mousse, délavées de pluie, qui gardent la fumée et la rouille des siècles; point de ces architectures d'un caprice infini, variant le thème obligé et faisant trouver la surprise dans le prévu. La religion grecque, moins pittoresque, au point de vue de l'art, conserve les anciennes formules byzantines et se répète sans crainte, plus soucieuse de l'orthodoxie que du goût. Elle arrive cependant à de puissants effets de splendeur et de richesse, et sa barbarie iératique impressionne vivement les imaginations naïves.

Il est impossible au touriste le plus blasé de ne pas éprouver un étonnement admiratif quand il voit, au bout de l'allée d'arbres brillantés de givre qui s'offre à ses pas en débouchant du porche de la tour, ces églises peintes en bleu Marie-Louise, en rouge vif, en vert pomme, rechampies de blanc par la neige, s'élever bizarrement avec leurs coupes d'or ou d'argent du milieu des bâtiments polychromes qui les entourent.

Le jour commençait à baisser, lorsque nous entrâmes dans la cathédrale de la Trinité, où se

trouve la châsse de saint Serge. Cette ombre mystérieuse ajoutait encore à la magnificence du sanctuaire. Aux parois des murailles, les longues files de saints faisaient des taches obscures sur les fonds d'or et prenaient une sorte de vie étrange et farouche. On eût dit une procession de graves personnages, se détachant en sombre, au sommet d'un coteau, d'une bande de soleil couchant. Dans d'autres coins plus obscurs, les figures peintes ressemblaient à des fantômes épiant avec leur regard d'ombre ce qui se passait dans l'église. Atteinte par quelque rayon perdu, çà et là, une auréole brillait comme une étoile dans un ciel noir, ou donnait à quelque tête de saint barbu l'aspect d'un chef de saint Jean sur le plat d'Hérodiade. L'iconostase, gigantesque façade d'or et de pierreries, montait jusqu'à la voûte avec des flamboyements fauves et des scintillations prismatiques. Près de l'iconostase, vers la droite, un foyer lumineux attirait le regard; des lampes nombreuses allumaient dans ce coin un embrasement d'or, de vermeil et d'argent. C'était la châsse de saint Serge, l'humble anachorète, qui repose là dans un monument plus riche que celui d'aucun empereur. Le tombeau est en argent doré, le baldaquin en argent massif supporté par quatre co-

lonnes de même métal, présent de la tsarine Anne.

Autour de ce bloc d'orfèvrerie ruisselant de lumière, des moujiks, des pèlerins, des fidèles de toutes sortes, dans une extase admirative, priaient, faisaient des signes de croix, et se livraient aux pratiques de la dévotion russe. Cela formait un tableau digne de Rembrandt. Le tombeau éblouissant jetait à ces paysans agenouillés des éclaboussures de flamme qui faisaient briller un crâne, scintiller une barbe, s'accuser un profil, tandis que le bas du corps restait baigné dans l'ombre et se perdait sous la grossière épaisseur des vêtements. Il y avait là des têtes superbes, illuminées de ferveur et de croyance.

Après avoir contemplé ce spectacle si digne d'intérêt, nous examinâmes l'iconostase où est encadrée l'image de saint Serge, image qui passe pour miraculeuse et qu'emportèrent le tzar Alexis dans ses guerres contre la Pologne et le tzar Pierre le Grand dans ses campagnes contre Charles XII. On ne saurait imaginer la quantité de richesses que la foi, la dévotion ou le remords espérant payer l'indulgence du ciel ont accumulé depuis des siècles sur cet iconostase, écrin colossal, vraie minière de pierreries. Les nimbes de certaines

images sont pavés de diamants; des saphirs, des rubis, des émeraudes, des topazes forment des mosaïques sur la robe d'or des madones, des perles blanches et noires y dessinent des ramages, et quand la place manque, des carcans d'or massif scellés par les deux coins comme des poignées de commode, servent à enchâsser des diamants d'une grosseur énorme. On n'ose pas en calculer la valeur; elle dépasse à coup sûr plusieurs millions. Sans doute, une madone toute simple de Raphaël est plus belle qu'une Mère de Dieu grecque ainsi parée, mais cependant cette prodigieuse magnificence asiatique et byzantine produit son effet.

La cathédrale de l'Assomption, qui avoisine celle de la Trinité, est bâtie sur le même plan que l'Assomption du Kremlin, dont elle répète les dispositions extérieures et intérieures. Des peintures qu'on pourrait croire faites par les élèves immédiats de Pansélinos, le grand artiste byzantin du onzième siècle, en recouvrent les murailles et les énormes piliers qui soutiennent la voûte. On dirait que l'église est tout entière habillée de tapisseries, car aucun relief n'interrompt l'immense fresque divisée par zones et par compartiments. La sculpture n'entre en rien dans l'ornementation des édifices religieux consacrés au culte grec :

l'Église d'Orient, qui emploie l'image peinte avec tant de profusion, ne semble pas admettre l'image sculptée. Elle paraît craindre la statue comme une idole, quoiqu'elle emploie parfois le bas-relief dans la décoration des portes, des croix et autres ustensiles du culte. Nous ne connaissons d'autres statues détachées que celles qui ornent la cathédrale de Saint-Isaac.

Cette absence de tout relief et de toute sculpture donne aux églises grecques un cachet étrange et singulier dont on ne se rend pas bien compte tout d'abord, mais qu'on finit par comprendre.

Dans cette église sont les tombeaux de Boris Godounof, de sa femme et de ses deux enfants; ils ressemblent pour le style et la forme à des turbés musulmans. Le scrupule religieux en bannit l'art qui fait des tombeaux gothiques des monuments si admirables.

Saint Serge, comme fondateur et patron du couvent, méritait bien d'avoir son église sur l'emplacement où s'élevait jadis son ermitage. Il y a donc dans l'enceinte de Troïtza une chapelle de Saint-Serge aussi riche, aussi ornée, aussi splendide que les sanctuaires dont nous venons de parler. Là se trouve la miraculeuse image de la vierge de Smolensk, surnommée la conductrice *odighitria*.

Les murailles sont du haut en bas recouvertes de fresques, et l'iconostase, dans les découpures de ses estampages d'or, laisse voir les têtes brunes des saints grecs.

Cependant la nuit était tout à fait descendue, et quelque zèle qu'on ait, le métier de touriste ne peut s'exercer sans y voir. La faim commençait à nous talonner, et nous retournâmes à l'auberge où nous attendait la douce température des intérieurs russes. Le diner était passable. La sacramentelle soupe aux choux, accompagnée de boulettes de hachis, un cochon de lait, des soudacs, poisson spécial à la Russie comme le sterlet, en composaient le menu, le tout égayé d'un petit vin blanc de Crimée, espèce de « coco épileptique » qui s'amuse à contrefaire le vin de Champagne et n'est pas après tout une boisson désagréable.

Après le diner, quelques verres de thé et quelques bouffées d'un tabac russe extrêmement fort, qu'on fume dans des pipes petites comme celles des Chinois, nous conduisirent à l'heure du coucher.

Notre sommeil, nous l'avouons, ne fut troublé par aucun de ces agresseurs nocturnes dont le fourmillement impur transforme le lit du voyageur en sanglant champ de bataille. Nous sommes donc

privé de la ressource de placer ici une malédiction pathétique contre la vermine et nous gardons pour une autre fois la citation de Henri Heine : « Un duel avec une punaise ! fi ! on la tue et elle vous empoisonne ! » Il suffit, pour détruire cette sale engeance, de laisser ouverte la fenêtre de la chambre à coucher par un froid de 25 ou 30 degrés, et nous étions en hiver.

Le matin, de bonne heure, nous recommençons notre travail de touriste au couvent de Troïtza. Nous achevâmes de visiter les églises que nous n'avions pu voir la veille, et dont il est inutile de faire une description détaillée, car, à l'intérieur, elles se répètent à peu de chose près les unes les autres comme une formule liturgique. A l'extérieur, chez quelques-unes, le style rococo se joint de la manière la plus bizarre au style byzantin. Il est difficile d'ailleurs d'assigner à ces édifices un âge vrai ; ce qui semble ancien peut avoir été peint la veille, et les traces du temps disparaissent sous les couches de couleur incessamment renouvelées.

Nous avons une lettre d'une personne influente de Moscou pour l'archimandrite, bel homme à longue barbe et à longs cheveux, de la figure la plus majestueuse, dont les traits rappelaient ceux

des taureaux ninivites à face humaine. L'archimandrite ne savait pas le français et fit appeler une religieuse qui entendait cette langue et lui dit en russe de nous accompagner dans notre visite au trésor et autres curiosités du couvent. Cette religieuse arriva, baisa la main de l'archimandrite et se tint debout en silence, attendant que le gardien fût venu avec ses clés. C'était une de ces figures qu'il est impossible d'oublier et qui sortent comme un rêve des trivialités de la vie. Elle était coiffée de cette espèce de boisseau, semblable au diadème de certaines divinités mithriaques, que portent les popes et les moines. De longues barbes de crêpe en descendaient en bouts flottants ; ils retombaient sur une ample robe noire, d'une étoffe pareille à celle dont on fait les robes d'avocat. Son masque, d'une pâleur ascétique, où se glissaient sous la finesse de la peau des tons jaunes de cire, était d'une régularité parfaite. Ses yeux, entourés d'une large meurtrissure bistrée, laissaient voir, quand les paupières se relevaient, des prunelles d'un bleu étrange, et toute sa personne, quoique engloutie et comme disparue dans ce sac flottant d'étamine noir, trahissait la plus rare distinction. Elle en traînait les plis dans les longs couloirs du couvent de l'air dont

elle eût manœuvré une robe à queue à quelque cérémonie de cour. Ses grâces d'ancienne femme du monde, qu'elle essayait de dissimuler par humilité chrétienne, reparaissaient malgré elle. En la voyant, l'imagination la plus prosaïque n'eût pu s'empêcher de se forger un roman. Quelle douleur, quelle désespérance, quelle catastrophe d'amour pouvait l'avoir amenée là ? Elle nous faisait penser à la duchesse de Langeais, dans l'*Histoire des Treize* de Balzac, retrouvée par Montriveau sous l'habit de carmélite, au fond d'un couvent d'Andalousie.

Nous arrivâmes au trésor où l'on nous montra, comme la pièce la plus précieuse, un gobelet de bois et quelques grossiers vêtements sacerdotaux. La religieuse nous expliqua que ce pauvre vase de bois était le ciboire dont saint Serge se servait pour officier, et qu'il avait porté ces chasubles d'étoffe misérable, ce qui en faisait d'inestimables reliques. Elle parlait le français le plus pur, sans aucune espèce d'accent et comme si c'eût été sa langue maternelle. Pendant que de l'air le plus détaché du monde, sans scepticisme et sans crédulité pourtant, elle nous contait d'une façon historique nous ne savons plus quelle légende merveilleuse relative à ces objets, un faible sou-

rire entr'ouvrit ses lèvres et nous montra des dents d'un orient plus pur que toutes les perles du trésor, des dents étincelantes à laisser un souvenir impérissable comme les dents de Bérénice dans la nouvelle d'Edgar Poë.

Ces dents lumineuses dans cette figure meurtrie de chagrin et d'austérité firent reparaître la jeunesse. La religieuse, qui nous avait semblé d'abord âgée de trente-six ou trente-huit ans, nous parut en avoir vingt-cinq. Mais ce ne fut qu'un éclair. Ayant senti avec une délicatesse féminine notre admiration respectueuse, mais vive, elle reprit l'air mort qui convient à son habit.

Toutes les armoires nous furent ouvertes, et nous pûmes voir les bibles, les évangiles, les livres de liturgie, aux couvertures de vermeil incrustées de pierres dures, onyx, sardoines, agates, chrysoberil, aigues-marines, lapis-lazuli, malachite, turquoise, aux fermoirs d'or ou d'argent, aux camées antiques enchâssés dans les *plats*; les ciboires d'or avec des cercles de diamants, les croix pavées d'émeraudes et de rubis, les anneaux aux chatons de saphir, les vases et les chandeliers d'argent, les dalmatiques de brocart brodées de fleurs de pierreries et de légendes en vieux slavon écrites avec des perles, les brûle-parfums en émaux

cloisonnés, les tryptiques historiés d'innombrables figures, les images de madones et de saints, blocs d'orfèvrerie constellés de cabochons, — le trésor d'Haraoun-al-Raschid christianisé.

Comme nous allions sortir, éblouis de merveilles, les yeux papillottants et remplis de folles bluettes, la religieuse nous fit remarquer sur un rayon d'armoire une rangée de boisseaux qui avaient échappé à notre attention, et ne nous semblaient présenter rien de particulier. Elle y plongea son étroite et fine main patricienne et dit : « Ce sont des perles. On ne savait plus qu'en faire, et on les a mises là. Il y en a huit mesures. »

IV

L'ART BYZANTIN

Ayant compris à quelques-unes de nos observations que nous n'étions pas étranger à l'art, la religieuse qui nous avait montré le trésor pensa que la vue des ateliers de peinture du couvent pouvait nous intéresser autant que ces amas d'or, de diamants et de perles, et elle nous conduisit, par de larges couloirs interrompus d'escaliers, aux salles où travaillaient les moines peintres et leurs élèves.

L'art byzantin est dans des conditions toutes particulières et ne ressemble pas à ce qu'on entend par ce mot chez les peuples de l'Europe occidentale, ou qui suivent la religion latine. C'est un art iératique, sacerdotal, immuable; rien ou presque rien n'y est abandonné à la fantaisie ou à l'invention de l'artiste. Les formules en sont précises